



Djemila Benhabib

DES FEMMES AU PRINTEMPS

VLB, Montréal, 2012, 162 p. ; 22,95 \$

Avantagusement connue comme pourfendeuse d'un islam glissant de plus en plus vers un traditionalisme rétrograde, Djemila Benhabib utilise une nouvelle fois sa plume acérée pour décrire le quotidien des femmes arabes à la suite des révolutions tunisienne et égyptienne. Car, dit-elle, « je suis persuadée que le prisme de la situation des femmes permet de déterminer le succès ou l'échec des révolutions ».

La Québécoise d'origine algérienne se rend donc sur place : au Caire, en Égypte, et à Tunis, en Tunisie, quelques semaines après les événements historiques qui ont bouleversé ces deux pays (au début de 2011), pour analyser le sort réservé aux femmes et le combat incessant qu'elles doivent continuer de livrer pour maintenir leurs minces acquis.

L'auteure a le grand mérite de mettre le doigt sur l'un des moteurs, trop peu documenté, de la poussée islamiste : au-delà du désarroi économique qui frappe des pays arabes, l'« obsession de la chair », centrée autour de la tenue vestimentaire des femmes, occupe une place démesurée dans le discours intégriste diffusé dans ces pays.

« Ce n'est pas tant par pitié que par résignation que plusieurs femmes portent le voile. Elles doivent se résoudre à faire oublier leur corps, car ce n'est qu'en devenant invisibles qu'elles peuvent prétendre à l'existence. » Si bien que, poursuit l'écrivaine, « l'émancipation sexuelle est un combat décisif contre l'assujettissement social et culturel ».

Même combat, quoique moins lourd en Tunisie, puisqu'il s'agit du pays le plus avancé du monde arabe en matière de relations homme-femme. Or, même dans le pays du jasmin, « la vie post-révolutionnaire oscille entre les moments d'espoir et les jours de grande déprime ». Le dur combat que se livrent religieux et laïques, au sein duquel les femmes occupent une position centrale, démontre que la démocratie, avec sa nécessaire acceptation de la différence, de l'altérité, du respect de la vie privée, ne se fera pas sans heurts maintenant que les islamistes tunisiens, autrefois réprimés, accaparent les principaux leviers du pouvoir.

En somme, un excellent document, qui se lit d'un trait comme un long reportage, pimenté par une expérience de terrain et une sensibilité qui nous permet de mieux saisir la réalité quotidienne d'un monde arabe vraiment en ébullition, dont l'histoire s'écrit au jour le jour.

Yvan Cliche

Présenté et commenté par Bernard Andrès avec la collaboration de Patricia Willemin-Andrès
LA GUERRE DE 1812

JOURNAL DE JACQUES VIGER

Presses de l'Université Laval, Québec, 2012, 156 p. ; 19,95 \$

Jacques Viger (1787-1858), ci-devant collaborateur au journal *Le Canadien*, futur premier maire de Montréal et premier président de la Société Saint-Jean-Baptiste, a participé au conflit britanno-américain qui s'est déroulé en terre canadienne de 1812 à 1814. À 25 ans, le 25 avril 1812, il était devenu l'un des six capitaines des « Voltigeurs canadiens », un corps d'infanterie légère formé de volontaires francophones et levé cette année-là par le major Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry. Son *Journal de 1813*, où il relate les faits saillants survenus au front entre le premier avril et le 15 août, est en réalité une correspondance écrite sur le ton léger amoureux et badin de la conversation familière et adressée essentiellement à son épouse Marie-Marguerite de La Corne (1775-1845). Il fait notamment état, en détail, de l'attaque avortée de Sackets Harbor, une importante base militaire américaine sur le lac Ontario, en face de Kingston.

Bernard Andrès réédite ici à l'identique ce document de première main en l'annotant abondamment et en le faisant précéder d'une longue introduction où l'intéresse moins l'histoire militaire événementielle que la commémoration en 2012 du bicentenaire de ce conflit souligné en grande pompe par le gouvernement de Stephen Harper sous l'angle de la récupération politique. Les discours du premier ministre et de James Moore, ministre du Patrimoine canadien et des Langues officielles, de même que les cybersites, présentent en effet les péripéties de cette guerre comme l'« événement fondateur du Canada moderne ». « Une telle (re)lecture de l'histoire canadienne », affirme d'entrée de jeu Bernard Andrès, « appelle [...] une contre-lecture, ou, du moins, [un] déchiffrement



En regroupant une douzaine de ses textes parus au cours de la récente décennie dans la revue *Inter*, *art actuel*, l'auteur livre un aperçu tonique de ce qu'il souhaite comme relation entre l'art et la vie. Par relation, sans doute faut-il entendre osmose, adéquation, fusion, tant les perspectives ouvertes par Richard Martel exigent des vocables rénovés. On ne parle plus d'œuvre d'art, mais de *propositions artistiques*. La notion d'objet s'estompe au profit de celle d'événement. Mais il y a plus qu'un déplacement sémantique. Ainsi, l'éthique dispute l'avant-scène à l'esthétique traditionnelle. Ainsi, la multidisciplinarité des artistes modernes témoigne d'une « nouvelle renaissance : contre l'hégémonie du produit en tant que marchandise ». Ainsi, le musée voit son silence feutré perdre une part de son attrait : « [...] nous avons postulé que faire de l'art où il y en avait déjà, disons au musée, reste de l'art, mais que ce n'est pas très courageux ! » À lui seul, ce terme de courage donne une portée tangible aux *propositions artistiques*. « Au cours des 20 ou 30 dernières années, écrit Martel, l'activité des poètes et des artistes s'est très diversifiée, elle s'est émancipée de l'œuvre pour s'infiltrer, pour intervenir dans la matrice sociale, directement. »

Martel veille à signaler qu'il ne s'adonne pas à un périple étroitement personnel. Au fil des décennies, d'autres créateurs ont soudé leurs perspectives aux siennes. Une équipe est née qui s'est dotée d'instruments (revues, publications...) susceptibles de répandre la vision d'un art lié à la vie. Les appellations, fidèles à ce respect du réel, ont évolué ; les recours aux médias traditionnels, décevants ou trop lourds à entretenir, ont été soit abandonnés, soit réévalués. Preuve que *l'art dans l'action* sait opposer la vie à l'embourgeoisement.

Soudé à la vie, l'art en partagera les contraintes et les défis. Il devra consentir l'effort d'analyse, de réflexion, de responsabilité historique sans lequel il risquerait de confondre le significatif et l'épidermique. La postface de Michaël La Chance signale qu'en Martel se rejoignent l'intellectuel et l'artiste : « L'intellectuel entreprend d'expliquer et de décrire, tandis que l'artiste se propose de participer et de métaphoriser ». Du coup, hommage est rendu à Richard Martel « à la fois artiste et théoricien ». Ce métissage pousse l'art vers deux types de résistance. D'une part, l'art combat la globalisation : « Il est nécessaire que l'approche de l'univers artistique s'émancipe face à l'économisme et à sa quête centraliste et intégrationniste ». D'autre part, il rejette « l'autorité dominante des institutions sous le contrôle de la marchandisation qui, paradoxalement, proposent un nivellement de la créativité par un assujettissement à la norme ». Il fallait s'y attendre : un art inséparable de la vie ne peut qu'assumer un rôle social et politique. L'écriture, musclée et compacte, exige du lecteur un effort vite récompensé.

Laurent Laplante

Richard Martel

L'ART DANS L'ACTION L'ACTION DANS L'ART

TEXTES 2002-2012

Inter, Québec, 2012, 156 p. ; 19,95 \$

attentif des discours de 2012 sur 1812 ». Et l'essayiste de s'employer à montrer « comment ce grand et beau récit du Nouveau Canada conservateur compose avec les faits historiques ».

Il relève par exemple les erreurs du « casting historique » du site gouvernemental officiel *La guerre de 1812* et précise les défauts d'harmonisation entre les énoncés de ce site. Il note également l'ignorance, ou presque, dans laquelle sont laissés les héros francophones de 1812 et rétablit le rapport des forces en présence à la bataille de Châteauguay, en

1813. Pour les Canadiens anglais, de conclure Bernard Andrès, la victoire sur les républicains yankees se joua sur les plans identitaire et guerrier. Pour les Canadiens français, ancêtres des Québécois, elle « permit de redorer [leur] blason militaire avec [d]e Salaberry et ses Voltigeurs » et « raffermir [...] leur projet national (porté par les Patriotes), mais elle ne constitua pas une victoire politique, face à l'oligarchie coloniale ». Comme Jacques Lacoursière, Denis Vaugois, Luc Lépine et Jean Lamarre commentant avant lui ces sujets controversés, Bernard

Andrès prend donc nettement position au sujet de la « vision angélique de l'union sacrée » des Hauts et Bas-Canadiens et de la « nouvelle relecture mémorielle » gouvernementale faite « sur le mode de l'auto-satisfaction et d'un optimisme béat » : il dénonce la « campagne idéologique greffée sur [la] campagne militaire » de 1812 et moque le « feu d'artifice commémoratif » auquel elle a donné lieu.

En voyant les différences de perception autour de mêmes événements, le lecteur retrouve les « deux solitudes » décrites par Hugh MacLennan dans son ►



fameux roman de 1945. En se gaussant du « délire commémoratif » du bicentenaire de 2012, l'essai de Bernard Andrès a le grand mérite de redresser les perspectives.

Jean-Guy Hudon

Elias Levy COMPRENDRE ISRAËL

Ulysse, Montréal, 2012, 120 p. ; 17,95 \$

Il n'est jamais facile de tracer, en quelques pages, les contours historiques, politiques, économiques et culturels d'un pays, et encore moins d'Israël, tellement celui-ci attise la vindicte d'une grande partie de la population mondiale.

Le Montréalais Elias Levy accomplit ce tour de force. En 120 pages très bien ramassées, ce journaliste primé réussit à faire un tour d'horizon complet d'une terre trois fois millénaire, mais dont l'histoire récente est probablement celle qui a fait couler le plus d'encre depuis les dernières décennies.

Depuis sa création en 1948 en effet, Israël, qui rassemble 40 % de la population juive mondiale, est associé à un conflit inextricable qui nous fait gravement oublier que, derrière ses efforts obligés de guerres, ce pays dispose de tous les attributs d'un État moderne, dont les réalisations sociales, économiques,

artistiques, impressionnantes, restent méconnues.

Ces réalisations sont ici exposées dans toutes les sphères d'activité, permettant ainsi à tout voyageur ou au lecteur intéressé de se munir des informations de base sur ce pays unique. Informations qui d'ailleurs souvent surprennent : qui sait, par exemple, que l'on peut skier en Israël ?

Le lecteur retiendra de cette lecture dense le miracle qu'est la renaissance de l'hébreu moderne, point d'ancrage d'une population très multiculturelle, représentant plus de cent origines différentes. Une langue qui est le « ciment identitaire de la société israélienne », dit l'auteur, mais qui fait aussi place à l'arabe comme langue nationale, parlée par une communauté arabophone disposant de plein droit de la nationalité israélienne, et dont « la situation socioéconomique est bien meilleure que celle des autres populations arabes du Moyen-Orient ».

Israël se distingue aussi par son dynamisme entrepreneurial, notamment dans les technologies de l'avenir (nanotechnologies, biotechnologies). Un élan soutenu par une bouillonnante démocratie, parfois vécue comme un handicap : le système électoral en Israël permet en effet la représentation des courants minoritaires, notamment religieux, qui contribuent à alimenter une fracture profonde

de la société israélienne, entre citoyens libéraux et tenants des valeurs juives traditionnelles.

L'épilogue d'Elias Levy démontre sa profonde connaissance du sujet : il y résume les défis d'Israël, État aspirant à une « normalité » qui lui est singulièrement refusée par des voisins souvent belliqueux et dont les révolutions arabes ont fait émerger un intégrisme islamique peu en sympathie avec l'État hébreu. Ce n'est donc pas à court terme, tant s'en faut, que le souhait profond des citoyens israéliens de retrouver une vie normale se réalisera.

Yvan Cliche

Louise Warren APPARITIONS

INVENTAIRE DE L'ATELIER

Nota bene, Québec, 2012, 118 p. ; 19,95 \$

Inventaire de l'atelier : ces mots invitent celui ou celle qui aborde le dernier ouvrage de Louise Warren à explorer son lieu de travail, certes, mais surtout à l'accompagner au fil de la gestation d'un écrit et de sa fabrication. Dès les premiers fragments, le lecteur convié dans l'atelier aux heures où l'écrivaine s'y trouve peut l'écouter penser. Elle s'attarde aux objets qui s'offrent comme filons à suivre. Elle se poste à la fenêtre pour regarder la lumière se répandre sur le lac. Par ses mots, ses images, elle introduit son hôte dans le vif de l'émotion subtile que le spectacle soulève en elle. Puis elle repasse avec lui le seuil de l'atelier, quitte la maison pour le bois, la ville ou le studio d'une peintre à Budapest.

L'atelier déborde ses limites physiques. Le lieu où se forge l'écrit est cet espace de recueillement qu'il nous est donné de découvrir. Un espace intérieur que l'extérieur nourrit et inversement. Un creuset où se déposent et se fondent observations, perceptions, rêves, et ces précieuses « apparitions » porteuses d'un sens à débusquer. C'est le véritable lieu de l'intime, là où pourra sourdre une voix qui cherche à se dire, explique-t-elle, qu'on entendra si l'on fait silence. L'imaginaire et la pensée y puiseront pour